



## L'ÉTOILE DU SUD

LE PAYS DES DIAMANTS

PAR JULES VERNE

ILLUSTRATIONS PAR L. BENETT

### XII

PRÉPARATIFS DE DÉPART

Le lendemain matin, lorsque Cyprien Méré apprit ce qui s'était passé la veille pendant le repas, son premier mouvement fut de protester contre la grave accusation dont son serviteur était l'objet. Il ne pouvait admettre que Matakít fût l'auteur d'un pareil vol, et il se rencontrait avec Alice dans le même doute à cet égard. En vérité, il eût plutôt soupçonné Annibal Pantalacci, herr Friedel, Nathan ou tout autre, qui lui paraissaient sujets à caution !

Il était peu probable, cependant, qu'un Européen se fût rendu coupable de ce crime. Pour tous ceux qui ignoraient son origine, *l'Étoile du Sud* était un diamant naturel, et par conséquent d'une valeur telle qu'il devenait bien difficile de s'en défaire.

« Et pourtant, se répétait Cyprien, il n'est pas possible que ce soit Matakít ! »

Mais alors, il lui revenait à la mémoire

quelques doutes à propos de certains larcins, dont le Cafre s'était quelquefois rendu coupable, même dans son service, Malgré toutes les admonestations de son maître, celui-ci, obéissant à sa nature, — très large sur la question du tien et du mien, — n'avait jamais pu se défaire de ces condamnables habitudes. Cela ne portait, il est vrai, que sur des objets sans grande valeur ; mais enfin, il n'en eût pas fallu plus pour établir un petit casier judiciaire, qui ne pouvait être à l'honneur dudit Matakít !

D'ailleurs, il y avait, en fait de présomption, la présence du Cafre dans la salle du festin, lorsque le diamant s'était éclipsé comme par magie ; puis, cette circonstance singulière qu'on ne l'avait plus retrouvé à sa case, quelques instants après ; puis, enfin, sa fuite, trop explicable peut-être, car il n'était plus permis de douter qu'il eût quitté le pays.

En effet, Cyprien attendit vainement pendant la matinée que Matakkit reparût, ne pouvant décidément pas croire à la culpabilité de son serviteur ; mais le serviteur ne revint pas. On put même constater que le sac contenant ses économies, quelques objets ou ustensiles, nécessaires à un homme qui va se jeter à travers ces contrées presque désertes de l'Afrique australe, avaient disparu de la case. Le doute n'était donc plus possible.

Vers dix heures, le jeune ingénieur, peut-être beaucoup plus attristé de la conduite de Matakkit que de la perte du diamant, se rendit à la ferme de John Watkins.

Il trouva là, en grande conférence, le fermier, Annibal Pantalacci, James Hilton et Friedel. Au moment où il se présenta, Alice, qui l'avait vu venir, entra aussi dans la salle, où son père et ses trois assidus discutaient à grand fracas sur le parti qu'il y avait à prendre pour rentrer en possession du diamant volé.

« Qu'on le poursuive, ce Matakkit ! s'écriait John Watkins, au comble de la fureur. Qu'on le reprenne, et, si le diamant n'est pas sur lui, qu'on lui ouvre le ventre, pour voir s'il ne l'a point avalé !... Ah ! ma fille, tu as bien fait hier de nous raconter cette histoire !... On le lui cherchera jusque dans les entrailles, à ce coquin !

— Eh mais ! répondit Cyprien sur un ton plaisant, qui ne plut guère au fermier, pour avaler une pierre de cette grosseur, il faudrait que Matakkit eût un estomac d'autruche !

— Est-ce que l'estomac d'un Cafre n'est pas capable de tout, monsieur Méré ? riposta John Watkins. Si vous trouvez qu'il est convenable de rire en ce moment et à ce propos !...

— Je ne ris pas, monsieur Watkins ! répondit très sérieusement Cyprien. Mais, si je regrette ce diamant, c'est unique-

ment parce que vous m'aviez permis de l'offrir à M<sup>lle</sup> Alice...

— Et je vous en suis reconnaissante, monsieur Cyprien, ajouta miss Watkins, comme si je l'avais encore en ma possession !

— Voilà bien ces cervelles de femmes ! s'écria le fermier. Aussi reconnaissante que si elle l'avait en sa possession, ce diamant qui n'a pas son pareil au monde !...

— En vérité, ce n'est pas tout à fait la même chose ! fit observer James Hilton.

— Oh ! pas du tout ! ajouta Friedel.

— C'est tout à fait la même chose, au contraire ! répondit Cyprien, attendu que, si j'ai fabriqué ce diamant-là, je saurai bien en fabriquer un autre !

— Oh ! monsieur l'ingénieur, dit Annibal Pantalacci, d'un ton qui comportait de grosses menaces à l'adresse du jeune homme, je crois que vous feriez bien de ne pas recommencer votre expérience... dans l'intérêt du Griqualand... et dans le vôtre aussi !

— Vraiment, monsieur ! riposta Cyprien. Je pense que je n'aurai point d'autorisation à vous demander à cet égard !

— Eh ! c'est vraiment l'heure de discuter là-dessus ! s'écria Mr. Watkins. Est-ce que M. Méré est seulement sûr de réussir dans un nouvel essai ? Un second diamant qui sortirait de son appareil aurait-il la couleur, le poids et par conséquent la valeur du premier ? Peut-il même répondre de pouvoir refaire une autre pierre, même d'un prix très inférieur ? Est-ce que, dans sa réussite, il oserait affirmer qu'il n'y a pas eu une grande part de hasard ? »

Ce que disait John Watkins était trop raisonnable pour que le jeune ingénieur n'en fût pas frappé. Cela répondait, d'ailleurs, à bien des objections qu'il s'était faites. Son expérience s'expliquait par-

faitement, sans doute, avec les données | de la chimie moderne; mais le hasard



n'était-il pas intervenu pour beaucoup | mençait, était-il assuré de réussir une  
dans ce premier succès? Et, s'il recom- | seconde fois?

Dans ces conditions, il importait donc de rattraper le voleur à tout prix, et, ce qui était plus utile encore, l'objet volé.

« En attendant, on n'a retrouvé aucune trace de Matakít? demanda John Watkins.

— Aucune, répondit Cyprien.

— On a fouillé tous les environs du camp?

— Oui, et bien fouillé! répondit Friedel. Le coquin a disparu probablement pendant la nuit, et il est difficile, pour ne pas dire impossible, de savoir de quel côté il s'est dirigé!

— L'officier de police a-t-il fait une perquisition dans sa case? reprit le fermier.

— Oui, répondit Cyprien, et il n'a rien trouvé qui pût le mettre sur les traces du fugitif.

— Ah! s'écria Mr. Watkins, je donnerais cinq cents et mille livres pour que l'on pût le reprendre!

— Je comprends cela, monsieur Watkins! répondit Annibal Pantalacci. Mais j'ai bien peur que nous ne rattrapions jamais ni votre diamant, ni celui qui l'a dérobé!

— Pourquoi cela?

— Parce qu'une fois lancé, reprit Annibal Pantalacci, Matakít ne sera pas assez sot pour s'arrêter en route! Il passera le Limpopo, il s'enfoncera dans le désert, il s'en ira jusqu'au Zambèze ou jusqu'au lac Tanganayka, jusque chez les Bushmen, s'il le faut! »

En parlant ainsi, l'astucieux Napolitain disait-il sincèrement sa pensée? Ne voulait-il pas simplement empêcher qu'on ne se mit à la poursuite de Matakít, afin de se réserver ce soin à lui-même? C'est ce que Cyprien se demandait, tout en l'observant.

Mais Mr. Watkins n'était pas homme à abandonner la partie sous prétexte qu'elle serait difficile à jouer. Il eût véritablement sacrifié toute sa fortune pour rentrer en possession de cette incomparable pierre, et, à travers sa fenêtre ouverte, ses yeux, impatients, pleins de fureur, se

portaient jusqu'aux bords verdoyants du Vaal, comme s'il eût eu l'espoir d'apercevoir le fugitif sur sa lisière!

« Non! s'écria-t-il, cela ne peut pas se passer ainsi!... Il me faut mon diamant!... Il faut rattraper ce gredin!... Ah! si je ne souffrais de la goutte, ce ne serait pas long, j'en réponds!

— Mon père!... dit Alice, en essayant de le calmer.

— Voyons, qui s'en charge? s'écria John Watkins en jetant un regard autour de lui. Qui veut se mettre à la poursuite du Cafre?... La récompense sera honnête, j'en donne ma parole! »

Et, comme personne ne disait mot :

« Tenez, messieurs, reprit-il, vous êtes là quatre jeunes gens qui ambitionnez la main de ma fille! Eh bien, rattrapez-moi cet homme-là avec mon diamant! — il disait maintenant « mon diamant! » — et, foi de Watkins, ma fille sera à qui me le rapportera!

— Accepté! cria James Hilton.

— J'en suis! déclara Friedel.

— Qui ne voudrait essayer de gagner un prix si précieux? » murmura Annibal Pantalacci avec un sourire jaune.

Alice, toute rouge, profondément humiliée de se voir jetée comme l'enjeu d'une telle partie, et cela en présence du jeune ingénieur, essayait vainement de cacher sa confusion.

« Miss Watkins, lui dit Cyprien à demi-voix, en s'inclinant respectueusement devant elle, je me mettrais bien sur les rangs, mais le dois-je sans votre permission?

— Vous l'avez, avec mes meilleurs souhaits, monsieur Cyprien! répondit-elle vivement.

— Alors je suis prêt à aller au bout du monde! s'écria Cyprien en se retournant vers John Watkins.

— Ma foi, vous pourriez bien n'être pas

loin de compte, dit Annibal Pantalacci, et je crois que Matakít nous fera faire du chemin! Du train dont il a dû courir, il sera demain à Potchefstrom et il aura gagné le haut pays, avant même que nous ayons seulement quitté nos cases!

— Et qui nous empêche de partir aujourd'hui... sur l'heure? demanda Cyprien.

— Oh! ce n'est pas moi, si le cœur vous en dit! répliqua le Napolitain. Mais, pour mon compte, je ne vais pas m'embarquer sans biscuit! Un bon wagon, avec une douzaine de bœufs de trait et deux chevaux de selle, c'est le moins qu'il soit nécessaire de se procurer pour une expédition comme celle que je prévois! Et tout cela ne se trouve qu'à Potchefstrom!

Encore une fois, Annibal Pantalacci parlait-il sérieusement? Avait-il simplement pour objet de rebuter ses rivaux? L'affirmative eût été douteuse. Ce qui ne l'était pas, c'est qu'il avait absolument raison. Sans de tels moyens de locomotion, sans ces ressources, il y aurait eu folie à tenter de s'enfoncer vers le nord du Griqualand!

Cependant, un équipage de bœufs, — Cyprien ne l'ignorait pas, — coûtait huit à dix mille francs, au bas mot, et, pour sa part, il n'en possédait pas quatre mille.

« Une idée! dit tout à coup James Hilton, qui, en sa qualité d'« Africander » d'origine écossaise, avait un tour d'esprit fortement tourné vers l'économie, pourquoi ne pas nous associer tous quatre pour cette expédition? Les chances de chacun n'en resteront pas moins égales, et les frais seraient au moins partagés!

— Cela me paraît juste, dit Friedel.

— J'accepte, répondit sans hésiter Cyprien.

— En ce cas, fit observer Annibal Pantalacci, il faudra convenir que chacun gardera son indépendance et sera libre de quitter ses compagnons, au moment

où il le jugera utile pour essayer d'atteindre le fugitif!

— Cela va de soi! répondit James Hilton. Nous nous associons pour l'achat du wagon, des bœufs et des approvisionnements, mais chacun pourra se détacher, quand il trouvera convenable de le faire! Et tant mieux pour celui qui, le premier, atteindra le but!

— Convenu! répondirent Cyprien, Annibal Pantalacci et Friedel.

— Quand partirez-vous? demanda John Watkins, dont cette combinaison quadruplait les chances qu'il pouvait avoir de rentrer en possession de son diamant.

— Demain, par la diligence de Potchefstrom, répondit Friedel. Il n'y a pas à songer à y arriver avant elle.

— Convenu! »

Cependant, Alice avait pris Cyprien à part et lui demandait s'il croyait véritablement que Matakít pût être l'auteur d'un pareil vol.

« Miss Watkins, lui répondit le jeune ingénieur, je suis bien forcé d'avouer que toutes les présomptions sont contre lui, puisqu'il a pris la fuite! Mais, ce qui me paraît certain, c'est que cet Annibal Pantalacci m'a tout l'air d'un monsieur qui pourrait peut-être en dire long sur la disparition du diamant! Quelle figure de puissance... et le brillant associé que je prends là!... Bah! à la guerre comme à la guerre! Mieux vaut encore, après tout, l'avoir sous la main et pouvoir surveiller ses mouvements que de le laisser agir séparément et à sa guise! »

Les quatre prétendants prirent bientôt congé de John Watkins et de sa fille. Comme il était naturel en pareilles circonstances, les adieux furent brefs et se bornèrent à un échange de poignées de main. Qu'auraient pu se dire ces rivaux, qui portaient ensemble en souhaitant de se voir mutuellement au diable?

En rentrant chez lui, Cyprien trouva Li et Bardik. Ce jeune Cafre, depuis qu'il l'avait pris à son service, s'était toujours montré fort zélé. Le Chinois et lui étaient en train de bavarder sur le pas de la porte. Le jeune ingénieur leur annonça qu'il allait partir en compagnie de Friedel, de James Hilton et d'Annibal Pantalacci pour se mettre à la poursuite de Matakita.

Tous deux échangèrent alors un regard, — un seul ; puis, se rapprochant sans dire un mot de ce qu'ils pensaient du fugitif :

« Petit père, dirent-ils ensemble, emmène-nous avec toi, nous t'en prions instamment !

— Vous emmener avec moi?... Et pour quoi faire, s'il vous plaît ?

— Pour préparer ton café et tes repas, dit Bardik.

— Pour laver ton linge, ajouta Li.

— Et pour empêcher les méchants de te nuire ! » reprirent-ils, comme s'ils s'étaient donné le mot.

Cyprien leur adressa un regard reconnaissant.

« Soit ! répondit-il, je vous emmène tous les deux, puisque vous le souhaitez ! »

Là-dessus, il alla prendre congé du vieux Jacobus Vandergaart, qui, sans approuver ou désapprouver que Cyprien se joignît à cette expédition, lui serra cordialement la main en lui souhaitant bon voyage.

Le lendemain matin, lorsqu'il se dirigea, suivi de ses deux fidèles, vers le camp de Vandergaart pour y prendre la diligence de Potchefstrom, le jeune ingénieur leva les yeux vers la ferme Watkins, qui était encore plongée dans le sommeil.

Était-ce une illusion ? Il crut reconnaître derrière la mousseline blanche de l'une des fenêtres une forme légère, qui, au moment où il s'éloignait, lui faisait un dernier signe d'adieu.

JULES VERNE.

(La suite prochainement.)

## SUR LA PLAGES

C'était l'heure de la marée basse.

La mer se retirait lentement et comme à regret, et chacune de ses vagues traçait de nouveaux sillons sur le sable du rivage. Parmi les algues et les varechs qui recouvraient les petits rochers qu'elle laissait à découvert habitaient de nombreux animaux.

Il y avait d'abord des *oursins*, — des créatures bien bizarres, dont les unes sont grosses comme d'énormes pommes et les autres plus petites qu'un bouton de manchette — comme forme aussi, ils ressemblent un peu à des châtaignes, avec leur coquille ronde toute hérissée de pointes aiguës.

Il y avait des anémones rouges, roses ou jaunes, avec une large couronne d'antennes qui leur donnait l'aspect de

grosses marguerites, et puis des pétoncles, des lépas, des crabes de toute grosseur, des moules et de ces cruels bernard-hermite qui savent si bien tuer leurs voisins pour s'emparer de leurs coquilles, et toutes sortes d'autres petits animaux intéressants à étudier.

Cependant la mer était tout à fait basse ; mais dans un grand entonnoir formé par les rochers, elle avait laissé un petit, tout petit lac d'eau claire et si calme qu'on aurait dit qu'un peu de ciel s'était détaché et était venu y tomber avec ses nuages légers.

« Oh ! que c'est agréable de vivre, s'écria une toute petite Anémone rouge, » en étalant ses bras plus fins que des brins de fil. Cette Anémone était bien jeune, car elle était née au moment

même où la mer commençait à se retirer.

— Ah! vous vous imaginez cela! lui répondit une Crevette qui passait en nageant gracieusement, et avait entendu son exclamation. Quand vous aurez vu une tempête, vous serez d'un autre avis. »

Le soleil dardait ses rayons sur le petit lac et en rendait l'eau presque chaude, au grand mécontentement d'un Bernard-l'Ermite qui se réfugia dans une des crevasses du rocher en murmurant : « Je ne comprends pas comment on peut oser dire que c'est agréable d'être cuit tout vivant. »

La petite Anémone en fut profondément humiliée. Évidemment la vie ne pouvait pas être aussi agréable qu'elle le supposait dans son inexpérience, puisque des êtres aussi savants que la Crevette et le Bernard-l'Ermite y voyaient tant à redire.

Une Astérie se trouvait tout près. Elle semblait si heureuse que sa voisine résolut de lui demander son avis sur les tempêtes.

« Madame, lui dit-elle timidement, est-ce bien épouvantable la tempête? Peut-on la supporter? »

Mais l'Astérie était si occupée à chercher son dîner, qu'elle ne fit pas même semblant d'avoir entendu.

Ce fut une voix partant d'un peu plus haut qui lui répondit :

« Oui, les tempêtes sont effrayantes, et quelquefois bien dures à supporter; mais, après tout, elles ont leur utilité, quand ce ne serait que de nous faire mieux apprécier le beau temps, et puis, elles n'arrivent pas souvent. »

La personne qui parlait ainsi était un vieux Lépas, dont la coquille couverte de creux et de bosses témoignait de son grand âge et de son expérience.

« Voulez-vous me donner quelques renseignements là-dessus? demanda l'Anémone. Je suis jeune et ne sais rien encore.

— Ah! répondit le Lépas, de nos jours, les jeunes en savent plus long que les vieux; mais, si vous désirez réellement vous renseigner sur les tempêtes, je vais faire tout mon possible pour vous en donner une idée; cependant cinq minutes d'expérience vous instruiraient cent fois plus que des discours sans fin. La tempête, c'est exactement l'opposé du temps d'aujourd'hui. Au lieu de cette paix et de cette tranquillité, on entend un bruit terrible; au lieu d'être bercé par l'eau calme, on est secoué et ballotté par des vagues furieuses; au lieu de ce beau soleil et de cette douce brise, on est dans les horreurs des ténèbres, et on entend le hurlement du vent. Oh! oui, c'est quelquefois épouvantable!...

— Mais que ferons-nous quand la tempête viendra?

— Moi, je sais bien ce que je ferai, dit la Crevette sans laisser au Lépas le temps de répondre : je plongerai tout au fond de la mer, et là, au milieu de mille jolis coquillages, et bien au-dessous de la surface des eaux que bouleverse la tempête, je resterai jusqu'au retour du beau temps.

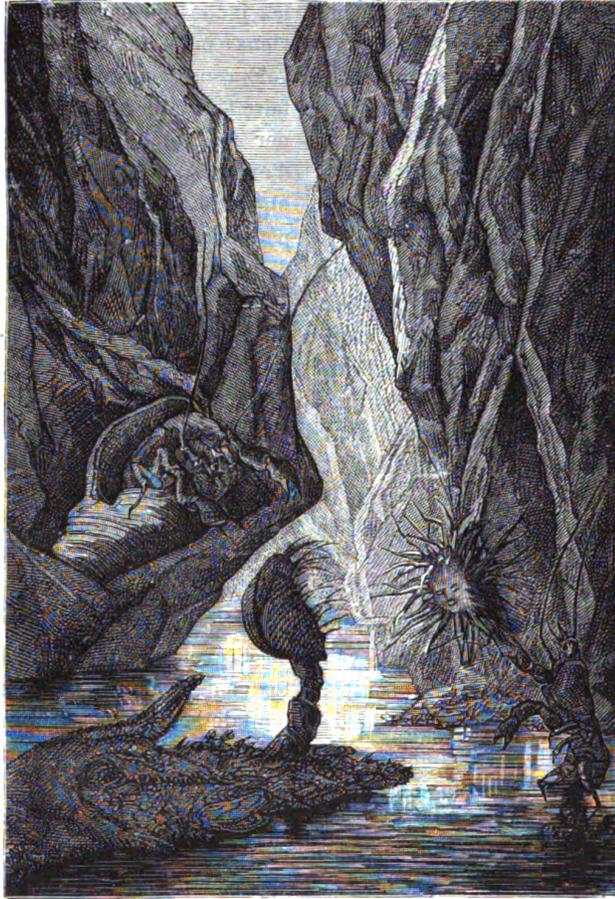
— Voudrez-vous m'emmener avec vous? demanda la petite Anémone d'une voix suppliante.

— Vous! mais vous n'y songez pas! Comment feriez-vous pour nager, pauvre petite boule rouge que vous êtes?

— Moi, je ne bougerai pas, dit l'Astérie. D'ailleurs, je ne crois pas aux tempêtes. Elles ne m'ont jamais fait aucun mal. Le fait est qu'on exagère de beaucoup leur danger.

— La plus grosse tempête vaudrait mieux que cette horrible chaleur! » grommela le Bernard-l'Ermite.

Au milieu de ces discours contradictoires, la pauvre Anémone ne savait plus à quoi s'en tenir.



Le Lépas reprit la parole :

« Mon enfant, lui dit-il, la tempête éclatera un jour ou l'autre, et au moment où nous nous y attendrons le moins, soyez-en sûre, et elle sera assez forte pour nous enlever la vie à toutes les deux si nous ne nous préparons pas d'avance à lui résister. Je ne sais pas si c'est un bon moyen de s'en aller au fond de la mer, comme dit la Crevette, mais il ne nous serait pas possible, à vous et à moi, d'y descendre. Tout ce que je sais, c'est que je serais mort depuis bien des années si je n'étais pas fermement attaché à ce rocher. Voyez, je m'y suis fixé, cram-

ponné depuis si longtemps que j'y ai creusé un trou de la largeur de ma coquille, et aussitôt que les vagues s'élèvent et que le vent commence à gémir, je m'incruste dans mon rocher, et je puis ainsi résister à la tempête.

— C'est vrai, dit le Bernard-l'Ermitte d'un ton moqueur. Mais en revanche, vous êtes à moitié grillé par le soleil dès qu'il darde sur vous ses rayons. Quitter votre précieux roc, même pour une minute, vous serait-il donc impossible?

— Il y fait un peu chaud en ce moment, j'en conviens, répondit le Lépas, mais ce n'est pas pour longtemps, la mer

va bientôt revenir, et la première vague me rafraîchira. Non, non, la mort seule m'arrachera de mon rocher!»

La Crevette fit un bond prodigieux, et comme le jour brillait à travers son corps transparent, et que la petite Anémone admirait sa grâce et sa beauté, elle l'entendit dire en riant :

« J'aimerais mieux cent fois mourir que d'être rivée comme vous à ce roc!

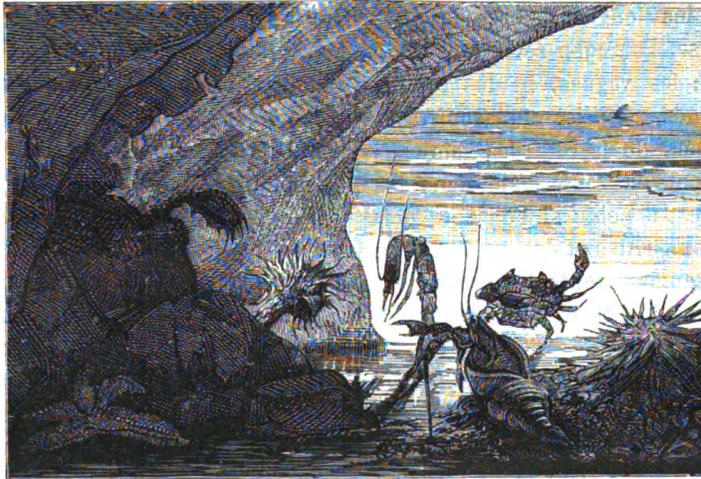
— Mais moi! que faut-il que je fasse pour être à l'abri? demanda l'Anémone

au Lépas. Je suis si faible que la tempête me tuerait en un instant, et je n'ai pas comme vous une coquille pour me garantir.

— Cherchez un petit coin à l'écart, et quand vous l'aurez trouvé, ne le quittez sous aucun prétexte, » lui conseilla le sage Lépas.

La mer revenait avec lenteur, mais avec force, et ses vagues tombaient en écumant sur les rochers.

« Ah! dit le Bernard-l'Ermite en riant. Voilà enfin la mer! Cette atroce



eau bouillante va se refroidir un peu. »

Une grande vague se précipita au même moment dans le petit lac. L'Anémone en trembla de frayeur.

« Voilà la tempête! s'écria-t-elle.

— Mais non! dit la Crevette. Ce n'est que le mouvement régulier de l'Océan, le grand, le beau, le vieil Océan! La tempête est bien autre chose.

— Empoignez le rocher de toutes vos forces, et n'ayez pas peur, cria le Lépas. Il n'y a rien à craindre. »

La petite Anémone, cherchant un coin abrité par une saillie de rocher, s'y cramponna solidement.

« Maintenant je suis en sûreté, » se dit-elle, et elle n'en bougea plus.

Cependant, les jours et les nuits se passèrent, et l'Anémone, cachée dans son coin, avait atteint son entier développement. Tous les matins elle étendait ses bras au soleil et remerciait le ciel de l'heureuse vie qui lui était réservée dans cette paisible retraite.

Ses voisins venaient souvent lui rendre visite.

« Venez donc voyager avec moi, lui proposait la Crevette. Vous ne pouvez pas vous imaginer toutes les belles choses que je vois autour de moi. »

Mais elle répondait toujours :

« La tempête pourrait survenir. Que deviendrais-je alors?

— Mieux vaudrait se résoudre à l'af-

fronter que de rester ici immobile, disait le Bernard-l'Ermitte d'un ton goguenard. Vous avez une belle jeunesse! A votre place il y a longtemps que je serais mort d'ennui.

— Je suis très heureuse, répétait-elle. Je ne désire rien au monde que ce que j'ai. »

Une nuit, la mer se mit à gronder, les éclairs brillèrent sur le ciel noir, le vent gémit, et les oiseaux affolés lui répondirent par des cris perçants.

C'était la tempête!

Pendant les longues heures de cette nuit orageuse, l'ouragan sévit dans toute sa violence; les vagues, hautes comme des montagnes, se brisèrent avec fracas sur les rochers de la côte; les vaisseaux se réfugièrent en toute hâte dans les ports, et c'est à peine si l'on entendait les cris des mouettes et des goélands au milieu des mugissements de l'orage.

Le matin revint, et avec lui le calme et le beau temps.

Qu'étaient devenus tous nos amis?

La Crevette morte flottait à la surface de l'eau, ses gracieuses antennes étaient brisées et son corps élançé tout meurtri. La tempête l'avait surprise tellement à

l'improviste, qu'elle n'avait pas eu le temps de se réfugier au fond de la mer suivant son intention.

Au fond du lac se trouvait le Bernard-l'Ermitte inanimé. Les vagues l'avaient si bien jeté et rejeté contre les rochers, que sa maison volée s'était brisée et qu'il avait été tué.

Quant à l'Astérie, personne ne savait ce qu'elle était devenue, mais quelques jours après, un enfant la trouva sur le sable du rivage. Ce n'était plus qu'une étoile desséchée et comme pétrifiée. Elle ne croyait pas aux tempêtes, et cependant une tempête l'avait tuée!

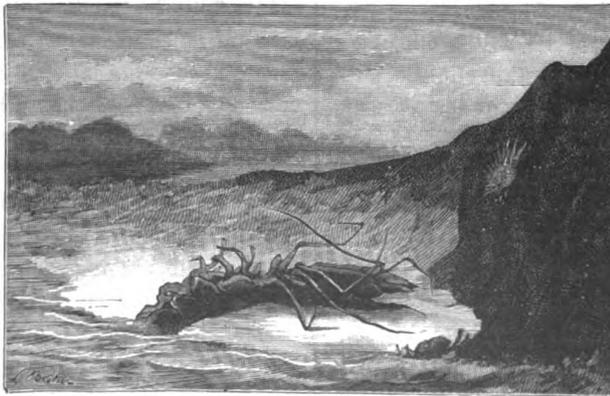
Mais, sur le roc couvert de goémons, on pouvait voir le Lépas resplendissant de vie. Grâce à sa prudence, il n'avait pas eu le moindre dommage.

Un peu plus bas que lui, dans une crevasse pleine d'eau fraîche, l'Anémone s'épanouissait comme une fleur animée.

« Vous m'aviez dit de choisir un appui solide et de ne pas m'en séparer, dit-elle à son voisin. J'ai suivi votre conseil et je n'ai eu aucun mal. Que je vous remercie et que je suis heureuse de vous avoir écoutée. »

(Imité de l'anglais.)

J. LERMONT.



## LA PETITE LOUISETTE

## CHAPITRE XII

OU L'ON VOIT QUE LA PROSPÉRITÉ NE GÂTE PAS LES BRAVES GENS

La vie de campagne n'a rien de varié que par les saisons; les années s'écoulent avec les mêmes travaux; mais l'ennui n'approche jamais les maisons où le travail est nécessaire à la vie matérielle; tout intéresse ceux qui attendent du temps leur nourriture et leur gain. De quels regards attentifs et anxieux le paysan interroge le lever et le coucher du soleil quand la moisson est sur pied, que la pluie tombe et pourrit le grain, ou quand, au contraire, le soleil dessèche et crevasse la terre!... Comme on examine, tout en travaillant, le nuage qui s'avance au loin!...

« Encore de la pluie pour noyer nos épis et les faire germer?... »

Ou bien :

« Ce nuage noir qui cache le soleil viendra-t-il arroser la terre, l'amollir et permettre le labour?... »

Et la vendange! l'espoir de toute l'année, la gaieté du ménage, la santé des enfants, les tonneaux pleins c'est l'abondance, l'argent dans le vieux tiroir! On garde une pièce de vin et on vend les autres. Aussi quelle crainte quand le temps se refroidit, quand la pluie tombe glacée! le brouillard amollissant le grain et le rendant plus sensible à la gelée! La veille, on avait parcouru le coteau, vu les ceps noirs de grappes, on avait supputé la récolte : — Nous ferons bien dix barriques! — Et, dans la nuit, la terrible gelée est arrivée; au matin les feuilles ont perdu leur belle couleur verte, elles sont ratatinées, fanées, jaunes, avec une petite couche de blanc; les grains, gonflés et gros la veille, semblent rapetissés.

Plus de saveur, de sucre dans le fruit, c'est aigre, le vin sera perdu!...

Tant de déceptions en toutes choses rendent le paysan résigné, silencieux, devant le chagrin et la perte; il recommence son sillon et donne sa peine et sa sueur à la terre qu'il aime quand même.

Franjon et Louissette n'avaient plus de craintes pour eux-mêmes; leur sort était fixé. Depuis près de trois ans qu'ils étaient à Clermont, le père avait mis de côté une jolie somme, — près de 1,500 francs, — car leur vache et un cochon suffisaient à leur nourriture; leur pain seul et leurs habits leur coûtaient. Aussi Franjon alla-t-il un jour, avec sa fille, à la Hallerie, et trouvant son ami Desmares qui rentrait de son travail :

« Maître Desmares, lui dit-il, je viens vous demander un conseil.

— Parlez, Franjon; les conseils ne coûtent rien à donner, dit-on, mais ils coûtent plus à suivre. »

Et Desmares souriait d'un air de bonne humeur.

« On me dit que la veuve Morin vendrait sa petite métairie, qui vous joint, pour se rapprocher de ses enfants, du côté du Lude. Que pensez-vous que vailent la maison et l'entourage?

— Dame, Franjon, ça ne m'intéressait point, je n'y ai pas fait assez d'attention; mais il doit bien y avoir quatre arpents, ça pourrait peut-être valoir de 1,800 à 2,000 francs avec la maison qui n'est pas bien grande, mais encore solide!

— Ah bien, maître Desmares, si vous vouliez regarder ça de plus près, j'aurais l'idée d'acheter ce petit bien!... J'ai quel-

ques économies, et si vous m'aviez ça dans un juste prix, je payerais comptant 1,500 francs et demanderais un an pour le reste. Ma petite Louissette et moi serions heureux d'être vos voisins.

— Comptez sur moi, Franjon, j'agirai comme pour moi, et dimanche prochain passez par ici, j'aurai du nouveau à vous dire. »

Franjon, en s'en retournant, confia son projet à Louissette; celle-ci sauta de joie : être près de la Hallerie!... car il n'y avait pas plus de deux grands champs à traverser! Ce serait-il heureux un jour de ne jamais se quitter! Louissette était satisfaite au château de Clermont, mais elle serait si heureuse d'être la voisine de Jean!

Le dimanche matin, Franjon avait compté son petit avoir, voulant être sûr de ne pas s'endetter; il avait bien quinze cents francs! c'était une jolie somme et bien gagnée. Il alla donc à la Hallerie de bon matin, comme le soleil se levait, afin de ne pas manquer sa tournée dans les bois, comme il la faisait chaque jour. Desmares l'attendait.

« Venez avec moi, Franjon; la mère Morin consent à vous céder son bien pour 2,000 francs, les frais de contrat à sa charge. J'ai obtenu ça, c'est 200 francs de gagnés; le tout vaut même 2,300 francs, car il y a un champ de première qualité, un autre en pâture que vous pourrez améliorer, puis des noyers et des châtaigniers qui augmentent le revenu quand les fruits donnent! »

Franjon suivit son ami avec une émotion qui lui faisait battre le cœur!... Était-ce possible qu'il pût devenir maître d'une maison et de quatre arpents! Mais peut-être la mère Morin ferait-elle des difficultés à présent qu'elle savait que l'on convoitait son bien! La bonne femme les attendait, elle avait préparé un pichet de cidre et trois verres.

« Eh bien, maîtresse Morin, voici mon ami Franjon, qui vient pour en terminer avec vous! »

— Oh! maître Franjon, j'espère que vous serez plus coulant que mon voisin, car il veut que je me dépouille pour vous.

— Il n'y a point à dire de paroles inutiles, maîtresse Morin, c'est convenu que vous laissez à Franjon pour 2,000 francs, contrat en mains, votre maison et les quatre arpents; vous serez bien heureuse de toucher ses bons écus, et de vous en aller, avec cette charge-là, vivre chez vos enfants; il payera 1,500 francs comptant, et 500 francs à la Toussaint, dans un an. »

Enfin, après des pourparlers interminables, car rien ne se finit vite entre paysans, comme les deux parties avaient un égal désir de conclure, on se mit d'accord, avec des épingles de 20 francs pour les petits enfants de la mère Morin et on prit jour pour aller signer le contrat chez M<sup>e</sup> Rotureau, notaire au Lude. Ayant échangé les paroles devant témoins, Franjon s'en alla et serra la main à son ami Desmares. Il se sentait rehaussé par son titre de propriétaire. On l'appellerait maître Franjon à son tour; puis Louissette aurait une dot et pourrait, quand elle serait grande, choisir un garçon à son goût!

Il conta à sa fillette l'heureuse issue de l'affaire, et toute la soirée le père et la fille s'entretenaient de leur acquisition.

Louissette, le lendemain, alla demander à M<sup>me</sup> la marquise la permission, pour son père, d'aller signer le contrat au Lude.

« Nous ne voulons point acquérir, madame la marquise, sans que vous le sachiez, car c'est à vous que nous devons d'être sortis de la misère.

— Je suis très contente de votre travail, à ton père et à toi; j'ai donc fait, moi aussi, une bonne affaire, ajouta la marquise avec un sourire qui semblait éclairer tout son visage!...

— Vous n'en saviez rien, madame, quand vous nous avez sauvés du méchant père Tarpin; aussi, quoique contents, mon père et moi, d'avoir un petit bien, resterons-nous chez madame la marquise tant qu'elle aura besoin de notre service.

— Tu es une mignonne enfant, Louissette. Je voudrais que tout le monde eût ton cœur et ta droiture. »

Et la marquise soupira!... A qui pensait-elle?... Louissette eut envie de lui dire :

« Il deviendra bon comme vous, madame, quand il sera grand! »

Mais elle se retint, car, si la marquise avait pensé à M. Armand, Louissette ne voulait pas qu'on sût qu'elle avait deviné!

Franjon revint du Lude *propriétaire* et tout un jour il se tint plus droit et salua moins bas. Mais c'était un brave homme et il ne fit le fier avec personne. On alla visiter la maison. M<sup>me</sup> la marquise voulut voir, elle aussi, le nouveau bien de son garde! Était-ce possible qu'elle daignât venir dans cette petite maison, elle qui en habitait une si belle! Elle fit atteler le break, et y fit monter Franjon et Louissette.

« Je veux passer par la Hallerie, dit la marquise; les Desmares sont vos amis et d'excellentes gens, m'a-t-on dit. Entrons chez eux! »

C'est à la Hallerie qu'on fut étonné quand on vit les deux beaux chevaux bais entrer dans la cour et qu'on reconnut M<sup>me</sup> la marquise, charmante sous son chapeau à plumes retroussé de côté, sa jolie robe de drap léger dessinant sa taille!...

Les Desmares ne savaient que dire.

« Madame a voulu venir vous voir, maîtresse Desmares, dit Louissette.

— Oui, répondit la marquise, je sais que vous avez été bons et secourables envers cette enfant et qu'elle a en vous des amis. »

Maitresse Desmares s'était remise de son émotion, elle fit entrer M<sup>me</sup> la mar-

quise; celle-ci s'extasia sur la propreté qui régnait dans la pièce, les grandes armoires de chêne luisantes et cirées, les serrures passées à l'huile et brillantes comme de l'argent, les dressoirs, les assiettes et les vieux plats à fleurs.

« Vous avez là de jolies faïences, maîtresse Desmares; voilà un plat de Rouen qui a une réelle valeur! »

Et la marquise l'avait pris et le regardait.

« Si j'osais prier madame la marquise de l'accepter, dit maître Desmares, mais c'est bien indigne de madame...

— Non, vraiment, et je ne puis accepter, car ce plat vaut plus de 100 francs.

— Il ne vaut pour nous qu'un souvenir pour nos yeux qui l'ont vu depuis si longtemps sur ces planches; nous ne le vendrions pas, et il sera mieux placé chez madame la marquise qu'ici.

— Non, c'est un trop beau cadeau, répondit la châtelaine.

— C'est donc que madame ne veut rien emporter de chez nous, reprit maîtresse Desmares, nous l'offrons pourtant de grand cœur!... »

Et la fermière avait un si bon regard, une physionomie si ouverte en tenant son plat et le présentant à la marquise, que celle-ci prit la faïence d'une main, et tendant l'autre à maîtresse Desmares :

« Eh bien, j'accepte, dit-elle, et je vous remercie; ce plat me fait un grand plaisir. Vous me rendrez ma visite à Clermont. »

Et l'aimable femme sut être si gracieuse, que chacun se sentit à l'aise et heureux. On visita la maison de Franjon; elle avait trois pièces assez grandes et propres, une étable et une porcherie; il y avait un petit potager avec des cerisiers, des groseilliers; un beau champ, suivi d'une pâture; il y avait dix noyers et cinq gros châtaigniers. Franjon restait en arrière,



regardant les arbres, prenant dans sa main une poignée de terre pour voir si elle n'était pas trop sablonneuse. Il jouissait de tout et ne pouvait arracher ses pieds du sol qui était à lui.

On remonta en voiture. La marquise ne voulut pas quitter son plat, même pour le faire porter à Franjon.

« J'y tiens bien trop, maîtresse Desmares, pour le confier à d'autres; je vous le montrerai en belle place, quand vous viendrez me voir à Clermont. »

Et la marquise fit un signe de tête et dit adieu à tout le monde.

Les chevaux prirent le trot et on rentra au château.

Les Desmares vinrent, le dimanche suivant, remercier M<sup>me</sup> la marquise de la visite dont elle les avait honorés. La châtelaine les fit entrer et leur montra le château. Les Desmares étaient d'honnêtes et braves gens, ayant le cœur à la hauteur de tout le monde; ils n'eurent ni confusion ni servilité; la marquise les conduisit devant un beau meuble tout noir, avec des figures taillées dans le bois, et des fruits et des fleurs! Jamais les Desmares n'avaient vu d'armoires pareilles; leur plat était là, entouré d'assiettes de toutes formes; il y en avait avec des anses, avec des trous tout autour de la bordure.

« Vous voyez que je tiens à votre ca-

deau, maîtresse Desmares, dit la châtelaine, c'est un des plus jolis de ma vitrine. »

On servit aux visiteurs une brioche et du vin si fort qu'ils n'en avaient jamais bu de pareil. Ils s'en allèrent chez le père Franjon finir la journée.

Janvier arriva, et la châtelaine partit pour Paris; elle avait laissé quelques livres à Louissette pour qu'elle s'instruisit un peu pendant les mauvais temps, où tout travail dehors devenait impossible. L'enfant avait le goût de l'utile, et, sachant que dans sa condition l'instruction devait se borner à lire, écrire, compter, elle choisissait dans ses lectures ce qui lui apprenait le mieux son état de fermière. Cependant elle ne donnait qu'une ou deux heures à ses lectures; le reste du temps elle tricotait ou cousait. Depuis que le père et la fille étaient heureux, Louissette avait le loisir de penser à de plus pauvres qu'elle. Avec l'approbation de son père, elle mettait de côté tous les mois quelques francs — un ou deux — pour acheter de la laine et faire de petits bas ou des fichus pour les enfants de ses voisins qui n'avaient pas de quoi se vêtir. En les voyant courir sur la route, ramasser du crottin, avec leurs pieds nus dans la neige, leur cotillon troué, la tête sans bonnet, Louissette avait froid pour eux; elle se souvenait du bien que lui auraient fait des chaussettes et une capeline, et elle travaillait sans relâche, prenant sur sa nuit, afin de ne pas négliger son ouvrage du jour. La charité était la meilleure des joies qu'elle pût se donner. Aussi de quel pas léger elle partit un matin pour la demeure des Moreau; ils étaient huit à manger sur la journée du père : six enfants, dont l'aîné avait sept ans! Le père avait attrapé un refroidissement; depuis huit jours il n'avait pu sortir. La mère avait beau se tuer à laver des lessives, elle n'arrivait pas à donner

assez de pain pour calmer la faim des petites bouches qui en demandaient. Louissette avait mis dans son panier un lapin de choux, élevé par elle, un pain de quatre livres qui passait sous le couvercle, six paires de chaussettes et trois capelines, car il y avait trois garçons, et elle entra chez les Moreau. La mère n'était pas là, non plus que la fille aînée; le père était sur une chaise, enveloppé dans une mauvaise souquenille, et quatre enfants grouillaient par terre; le cinquième était sur le lit, emmaillotté dans un morceau de vieille couverture.

« Eh bien, *maître* Moreau, vous avez donc été malade?

— Oui, *mamzelle* Louissette. Je me tue le corps pour nourrir ces petits, et voilà que je ne peux pas y arriver; c'est mon tour à rester les bras croisés.

— Il ne faut pas vous décourager, *maître* Moreau, la santé reviendra, les petits grandiront, ils travailleront à leur tour et vous aideront.

— Oh! d'ici là j'aurai eu le temps d'aller sous terre, je n'aurai pas la force de travailler toujours sans me reposer; les bêtes elles-mêmes n'en feraient pas autant.

— Mais votre fille aînée vous aide déjà, les autres suivront. Regardez, *maître* Moreau, si je n'aide pas déjà bien papa : voilà un lapin que j'ai élevé, n'est-il pas beau? — Et Louissette le soulevait et le mettait en souriant sur les genoux de Moreau. — Je veux que vous en goûtiez, vous et les enfants... »

Puis elle prenait le pain et les chaussettes et les capelines, et les posait sur la table.

« Maîtresse Moreau n'est pas là, je veux essayer les chaussettes aux enfants. Laissez-moi les débarbouiller un peu aussi et mettre la chambre en ordre. »

Et Louissette prenait chaque enfant, lui

lavait le visage, les pieds, les mains, essayait leurs petits bas; puis elle prenait un balai, nettoyait la chambre. Quand elle eut fini, la cabane n'avait plus le même air, les enfants étaient jolis et souriants, elle avait donné un morceau de pain à chacun, dépouillé le lapin. Aussi quand elle quitta la cabane, les petioti ne voulaient pas qu'elle s'en allât, ils la tiraient par sa robe.

« Reste ici, reste ici, » lui criaient-ils. Et Moreau avait le cœur tout remué de voir une enfant si jeune agir comme une femme, et une bonne femme encore! Louisette, en s'en revenant, disait :

« C'est donc pour ça qu'on désire être riche, pour le si grand plaisir de pouvoir donner aux autres. »

A. GENNEVRAÏE.

(La suite prochainement.)

### LES IDÉES D'UN VIEIL ÉCUREUIL

Un vieil écureuil qui habitait un grand parc situé aux portes d'une ville, ayant eu le malheur de se casser la patte, ne pouvait plus grimper aux arbres; mais son infortune n'était pourtant pas aussi terrible qu'on pourrait le croire, grâce à une trouvaille qu'il avait faite. Le jour même du funeste événement, comme il cherchait clopin-clopant quelque refuge pour y passer la nuit, il avait aperçu, au pied d'un vieil ormeau, une ouverture étroite entre deux grosses racines saillantes. L'écureuil y était entré sans peine, et avait découvert, à sa grande joie, que cette ouverture aboutissait à une grande excavation parfaitement sèche

C'était beaucoup d'avoir trouvé un bon logement, mais restait la grave question de la nourriture. Pour un écureuil habitué à choisir sur les arbres les glands et les faïnes qui lui convenaient, l'idée d'avoir à se contenter dorénavant de ce qui tomberait sur le sol n'était pas séduisante, et le pauvre infirme faisait déjà la grimace en pensant aux glands véreux, aux faïnes rances qui composeraient à l'avenir ses repas. Il eut une autre inquiétude encore : le lendemain, au milieu du jour, comme il se chauffait tranquillement au soleil devant sa niche, il tressaillit tout à coup en entendant des rires et des cris. Il rentra le plus vite qu'il put

dans son logis et il fut obligé de s'y tenir confiné tout le reste du jour : la grande allée où se trouvait l'ormeau était envahie par des bandes d'enfants qui venaient passer l'après-midi au grand air avec leurs cerceaux, leurs ballons, leurs cordes à sauter. L'écureuil, qui n'avait jamais vu et entendu ce petit monde que du haut des grands arbres, comme qui dirait du cinquième étage, fut tout étourdi par les gambades, les rondes, les courses folles, et surtout par les clameurs qui accompagnaient tous les jeux.

Son cœur battait bien fort chaque fois qu'un enfant s'approchait de son logis; cependant peu à peu ses appréhensions se calmèrent : le trou avait dû être exploré bien des fois par les pelles des filles, par les bâtons des garçons, car aucune petite main indiscrete ne s'avança de ce côté-là pour troubler le réfugié dans sa retraite. Le nombre des promeneurs diminua vers la fin de la journée, puis l'allée redevint déserte et silencieuse. L'écureuil profita de cette solitude pour se mettre en quête de son repas du soir; il n'eut pas à aller bien loin : les enfants avaient semé un peu partout des débris de leurs goûters, et le blessé, après avoir mangé de bon appétit, emporta des provisions dans sa niche.

Cette journée fut suivie par beaucoup

d'autres toutes semblables et l'écureuil, tout en regrettant les escalades audacieuses et les bonds téméraires, s'habitua cependant peu à peu à son existence nouvelle. Il en arriva même à s'intéresser à ce qui se passait autour de lui. Son intelligence, qui jusqu'alors ne lui avait guère servi qu'à se garantir du danger et à se procurer ses mets de prédilection, se développa rapidement, grâce à l'absence de tout souci matériel. Il apprit d'abord à interpréter les gestes des enfants, puis à comprendre leur langage. Ses observations occupèrent ses heures de retraite, et lui fournirent des sujets de méditation pour ses moments de solitude complète, et, s'il avait pu avoir des nouvelles de sa fille, de son gendre et de ses petits-enfants, il aurait été tout à fait satisfait de son sort.

« Comment vont-ils tous les cinq? se demandait-il. Ma pauvre Rougette a dû être bien en peine! Elle avait déjà tant de souci pour son petit Grisette dont la queue poussait de travers. Ah! que je voudrais les revoir! Comment Rougette n'a-t-il pas cherché à me rejoindre? »

Enfin, ce bonheur tant désiré fut accordé à l'infirme. Un jour où une grande pluie d'orage avait mis en fuite tous les promeneurs, le vieil écureuil épluchait tranquillement une noisette sur le seuil de son logis, lorsque de légers craquements au-dessus de lui attirèrent son attention; il leva la tête et aperçut trois jeunes écureuils qui essayaient de passer d'un chêne voisin sur l'ormeau à la caverne.

« Comment laisse-t-on ces petits se promener tout seuls? se dit l'écureuil; ils n'ont pas l'air bien rassuré. »

A ce moment la mère des trois jeunes animaux se montra, et, bondissant légèrement de branche en branche, elle devança ses enfants et les engagea à la suivre hardiment : c'était Rougette!

Le vieil écureuil sortit en toute hâte de sa cachette et appela sa fille. Une minute après, ils étaient tous réunis dans la niche, et le grand-père, enchanté, se réjouissait des progrès de ses petits enfants, admirait leur gentillesse, leur bonne mine et en particulier la superbe queue de Grisette, le plus beau panache de la famille.

Les jeunes écureuils, avec la légèreté de leur âge, en eurent bien vite assez des questions et des embrassades, et le grand-père alla chercher parmi ses provisions ce qu'il possédait de meilleur; les petits furent enchantés de ces friandises toutes nouvelles pour eux; puis, le goûter fini, ils se mirent à explorer ce logis tellement différent du leur.

Le vieil écureuil souriait à la vue de leurs gambades et écoutait d'une oreille complaisante les récits que lui faisait Rougette des prouesses de sa jeune famille. Ces aimables propos furent interrompus subitement par le brusque retour des petits écureuils :

« Oh! grand-père, comme c'est joli chez toi! s'écria Brunette.

— Et comme il y a de la place pour gambader! s'écria Sautillon.

— Et comme tu as de bonnes choses à manger! ajouta Grisette qui était le plus gourmand des trois.

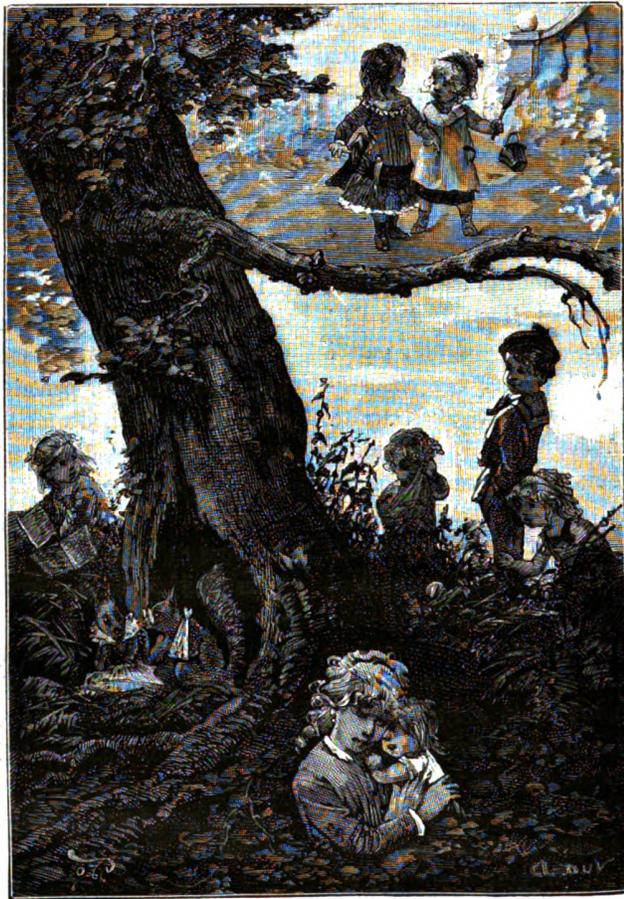
— Nous voulons rester ici, toujours, toujours, reprit Brunette. Sautillon sait très bien où est papa; en deux bonds il sera près de lui et le ramènera, et nous resterons chez toi tous ensemble. Tu le veux bien, dis, grand-père? »

Mais le vieil écureuil était devenu tout à coup très sérieux :

« Hélas! mes chers petits, ce serait charmant, mais ce n'est pas possible.

— Pourquoi? crièrent-ils tous à la fois.

— A cause des dangers qui vous menaceraient sans cesse. Vous me voyez seul



maître de cette agréable retraite en ce moment, mais cette paix, cette sécurité ne durent pas toujours. Apprenez que cet endroit est fréquenté par les hommes, qui y amènent leurs enfants. Un écureuil sérieux et prudent comme moi, auquel il n'en coûte pas de rester enfermé, qui sait attendre les moments propices pour sortir, peut vivre ici; mais ni votre père, qui est jeune et ardent, ni vous qui êtes si remuants ne sauriez vous astreindre à la vie que je mène. Vous ne tarderiez pas à regretter votre liberté et les hauts sommets que vous êtes habitués à fréquenter. Quand on est jeune et bien portant, il faut du mouvement, et le travail est né-

cessaire. Ah! si j'avais encore mes quatre bonnes pattes, comme je vous enseignerais les coins où l'on trouve les meilleurs glands, et comme je laisserais volontiers par terre ces friandises fabriquées par les hommes, et qui me fatiguent l'estomac! Maintenant, retournez à vos jeux, mes chers petits, et laissez-moi causer encore avec votre mère. »

Les jeunes écureuils s'éloignèrent docilement, mais sans gambades. Les déclarations si catégoriques de leur grand-père les avaient désappointés. Rougette, elle aussi, paraissait triste; son père s'en aperçut et lui dit :

« J'ai bien d'autres raisons encore, ma

chère fille, pour me priver des douceurs de la vie en commun. Des dangers plus grands que ceux que j'ai signalés à tes enfants les menaceraient ici, des dangers dont notre vigilance et notre sollicitude ne pourraient les garantir; c'est-à-dire les exemples souvent pernicieux qu'ils auraient devant les yeux. Toi qui as toujours vécu loin des hommes, tu ne peux te figurer ce que sont leurs enfants. Ah! ma fille, si je t'avais vue agir dans ton jeune âge comme agissent les petites filles et les petits garçons qui m'entourent, je n'aurais pas aujourd'hui ce beau poil roux encore tout pareil au tien, et ce panache bien fourni qui se dresse fièrement au-dessus de ma tête; ma fourrure aurait blanchi prématurément.

« Imagine-toi que ces petits êtres sont entre eux pleins de malice, et qu'ils se montrent parfois envers les personnes qui prennent soin d'eux impertinents et rebelles! Pendant les premiers temps de mon séjour en ces lieux je me répétais sans cesse que probablement je comprenais mal leurs actes et leur langage; mais il a fallu me rendre à l'évidence, accepter la triste vérité! Pas plus tard qu'hier une petite fille a ouvert le panier d'une autre, a pris le goûter qui y était enfermé et est allée le manger derrière mon arbre; deux autres, auxquelles on ordonnait de sortir d'un endroit défendu, ont absolument refusé d'obéir, et par-dessus le marché elles ont tiré la langue à leur bonne! Un gros bébé, qui avait jeté sa pelle dont il ne se souciait plus, a poussé des cris de paon lorsque sa mère l'a prêtée à une pauvre petite qui venait de casser la sienne; il a essayé de la lui arracher violemment, et, comme l'autre enfant résistait un peu, il l'a griffée à la joue! Enfin, ce matin, un grand garçon de six ans s'est emparé des balles de sa petite sœur et de sa petite cousine et a jeté

ces deux objets au milieu des orties; lorsque les deux innocentes créatures ont réclamé leurs joujoux il les leur a montrés sans les avertir de la nature de ces feuilles perfides; les cris douloureux des pauvres fillettes m'ont fendu le cœur; j'aurais pleuré si j'avais eu le don des larmes! et lui, le méchant, croirais-tu qu'il riait en entendant ces lamentations désolées? »

Rougette était consternée :

« Mais, s'écria-t-elle, il n'est pas possible que tous les enfants des hommes soient aussi méchants, aussi cruels que ceux dont tu viens de me parler!

— Non, sans doute, répondit le vieil écureuil, sur le nombre il en est d'aimables, de dociles et de complaisants. J'en ai vu qui, au premier appel de leur mère, quittaient à la hâte leurs jeux et leurs compagnons, d'autres qui partageaient leur goûter avec ceux qui n'avaient rien, d'autres encore qui prêtaient gentiment leurs joujoux. Je connais une grande fille qui n'aime rien tant que de consoler et d'amuser les tout petits qui ont eu des malheurs.

« Mais, vois-tu, ma chère Rougette, les bons ne font point de bruit dans ce monde; tandis que les méchants!... malgré soi, on ne voit qu'eux, on n'entend qu'eux.

« Ces chers petits verraient tout de suite les méchancetés tapageuses, et les bonnes petites actions tranquillement accomplies, ils ne les soupçonneraient même pas.

« Mais, qu'est-ce donc que j'entends? « Ne marchez pas dans les plates-bandes, « monsieur Eugène! Laissez votre petit « frère tranquille, mademoiselle Émilie! » Ce sont des enfants qui reviennent! Hâte-toi, ma chère Rougette, appelle tes petits; emmène-les pendant qu'il en est temps encore! Le mal s'apprend si vite, hélas! Quel chagrin pour moi, si de cette visite à leur grand-père il devait rester

à tes enfants des idées mauvaises, des souvenirs dangereux qui pourraient détruire leur innocence! »

Rougette ne l'entendait plus : prise d'inquiétude elle aussi, elle avait appelé

ses petits, et, lorsque les enfants arrivèrent au pied de l'ormeau, les jeunes écureuils étaient déjà au sommet du grand arbre.

F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ.

## L'HÉRITIER DE ROBINSON

### XII

#### EN CANOT SUR LE PACIFIQUE. — TO-HO ET KHASJI

Le premier moment de stupeur passé, le commandant Mancarut fit signe à tous les canots de venir se ranger à portée de sa voix.

« La terre la plus proche est l'île de Pâques, dit-il quand le cercle des embarcations se fut formé. Nous n'en sommes guère qu'à deux cents lieues. C'est la seule où nous puissions espérer d'arriver, si nous ne rencontrons pas un navire qui nous recueille. Les autres groupes du Pacifique et le continent américain sont à des distances énormes. Favorisés par le vent, nous pourrions atteindre l'île de Pâques en cinq ou six jours. Si ce calme persiste, il est à craindre que notre voyage ne soit beaucoup plus long. Je ne saurais donc trop vous engager à adopter un règlement strict pour la répartition des vivres. Quant à la route, messieurs les commandants d'embarcation la connaissent tous. Mais il n'en sera pas moins sage de naviguer de conserve, de nous sentir les coudes, comme on dit. Nous pourrions ainsi nous communiquer nos observations quotidiennes et éviter plus aisément les causes d'erreur. Je propose donc une assemblée générale des embarcations tous les jours à midi et demi, après le point. La nuit, il sera essentiel de tenir les fanaux allumés, pour ne pas nous perdre de vue. Grâce à ces très simples mesurés, je ne doute pas que nous arrivions à bon port... »

Une exclamation unanime salua ce petit discours.

« Vive le commandant!... » criaient tous les canots.

Ces instructions étaient trop sages pour ne pas être acceptées avec enthousiasme. Elles eurent pour effet immédiat de dissiper comme par enchantement les inquiétudes de la plupart des passagers et de leur rendre une confiance entière. D'ailleurs la mer était si calme et si belle, le ciel si radieux, toutes ces embarcations si propres et si pimpantes avec leur pavillon tricolore, leurs armes étincelant au soleil, leurs rangs pressés de soldats, de matelots et d'officiers, qu'il semblait presque absurde de se croire en péril. Ce naufrage n'avait pas l'air d'un naufrage, mais bien plutôt d'une fête. On aurait pu se figurer qu'on se trouvait à de grandes régates, et l'être humain est un animal si singulièrement bâti, il est si sensible aux impressions ambiantes, que personne à ce moment ne songeait plus à se voir dans une situation critique, — encore bien moins dans une situation presque désespérée.

Il en était ainsi pourtant. Quand le commandant Mancarut parlait d'atteindre l'île de Pâques ou de rencontrer un navire, il en avait, au fond, peu d'espoir. Lui seul, avec sa profonde connaissance des choses de la mer, il avait, dès le premier moment, mesuré l'étendue du danger. Lui seul, il avait calculé, à dix mi-

nutes près, l'heure où sombrerait la *Junon*. Lui seul, il avait adapté l'organisation du désastre aux possibilités strictes de la situation, et il savait tout ce que cette situation avait en réalité d'épouvantable.

Mais il gardait pour lui ses conclusions, ne se préoccupait que de rendre un peu de confiance et d'espoir aux pauvres gens dont il avait charge. Les malheureux ne connaîtraient que trop tôt la sinistre vérité!...

On partit, le cap au sud-ouest. Les canots s'étaient espacés d'une centaine de mètres à peine, et marchaient à la rame, car pas un souffle de vent ne s'était levé. On s'amusait déjà à lutter de vitesse, et comme la bonne humeur ne perd jamais ses droits, on s'interpellait d'un bord à l'autre, on échangeait des saluts et des facéties.

Bientôt le soleil s'abaissa sur l'horizon et se coucha dans une gloire d'or, sans trouver au ciel la plus légère brume à décorer de ses couleurs. A six heures, tous les canots prirent leur premier dîner et le rationnement fut établi.

Chaque embarcation comptait quarante bouches en moyenne. Elle emportait 240 litres d'eau, 120 litres de vin, 200 kilogrammes de biscuit et 100 kilogrammes de conserves de bœuf dites endaubage. A raison de 250 grammes de viande par jour et par tête, il y en avait donc pour dix jours; du biscuit pour deux semaines environ, du vin pour douze jours, à un quart de litre par personne, de l'eau pour un temps égal, à un demi-litre. Ce simple calcul eut déjà pour effet, dès le premier soir, de donner une saveur inaccoutumée à l'endaubage et au biscuit, généralement assez peu populaires sur la flotte. Tout le monde mangea sa ration avec plaisir. Personne ne jeta seulement une miette. Quant à l'eau, il s'en but plus ce jour-là dans l'équipage de la *Junon* que pendant

une année commune, les marins professant ordinairement peu d'enthousiasme pour ce liquide anodin, même quand il est coupé de vinaigre, aux termes de l'ordonnance.

La nuit vint. Heureusement elle était aussi tiède qu'une belle journée de printemps européen, et l'absence d'un abri ne se faisait pas trop péniblement sentir. Les imaginations fraîches et romanesques comme celles de Chandos et de Florry ou même celle de Paul-Louis, plus sensible au charme de la nature qu'il ne le croyait lui-même, trouvèrent d'abord un plaisir véritable à cette promenade au long cours sur l'immensité du Pacifique, sous l'œil des étoiles australes. Au loin, les fanaux rouges des autres canots piquaient de place en place le bleu sombre des eaux. On ne se sentait pas seul, et pourtant on se sentait bien petit et bien faible dans le cercle énorme de cet horizon nocturne. On avait précisément assez l'instinct du danger possible pour apprécier la sécurité relative de l'heure présente. C'était exquis et rare. Florry se faisait d'avance une fête de dépêcher ses impressions à ses amies de Calcutta, du premier port où l'on trouverait une boîte aux lettres.

Chandos, Paul-Louis et M. Gloaguen avaient insisté pour prendre des avirons à leur tour, quand les matelots se relayaient. Khasji avait ingénieusement fabriqué, à l'aide de sa précieuse ceinture et du tapis de l'arrière, tendus sur deux rames de rechange en travers du canot, une véritable cabine réservée pour mistress O'Molloy et miss Florence. Vers minuit, l'effectif tout entier se divisa en trois bordées, dont deux allaient dormir, tandis que l'autre pousserait l'aviron. On s'allongea sous les bancs, on se fit des oreillers avec les vêtements de rechange, et le sommeil vint.

Avec le soleil matinal, les embarcations se retrouvèrent un peu plus espacées que la veille, mais au grand complet à midi et demi quand elles se rassemblèrent, selon la règle convenue. On trouva qu'on avait fait vingt-neuf lieues marines, environ, mais qu'on avait dévié vers le sud plus qu'il n'aurait fallu pour se maintenir dans la route directe de l'île de Pâques. Cette déviation commune démontrait qu'on se trouvait porté par un grand courant maritime allant vers le pôle austral. Il était nécessaire d'en tenir compte pour arrêter la direction à suivre. Tous les chefs d'embarcation firent donc séparément le calcul de cet élément, et le résultat moyen fut adopté par la flottille, qui se remit en marche sans plus tarder.

« La carte de ces courants maritimes, dit le commandant Mancarut en se replaçant à la barre, est un des grands problèmes géographiques qui restent à fixer. Il n'y en a qu'un seul de bien connu, encore, c'est le Gulf-Stream, ce fleuve majestueux qui a sa source dans le golfe du Mexique, son embouchure dans les mers arctiques, et qui roule à travers l'océan Atlantique, avec une vitesse supérieure à celle du Mississipi et de l'Amazone, un volume d'eau chaude douze cents fois plus grand...

— Mais comment faire, commandant, pour arriver à déterminer la direction de ces courants? demanda Chandos... Il m'est absolument impossible en ce moment d'apercevoir le moindre mouvement de ces eaux dans un sens ou dans l'autre, tandis qu'au bord d'un fleuve ou d'une rivière je le vois fort bien.

— C'est précisément parce que ce mouvement entraîne une énorme masse d'eau qu'il est insensible à nos yeux et aussi parce que nous manquons autour de nous de rivages et de points de repère qui nous servent à le constater. C'est, en pe-

tit, comme le mouvement de rotation de la terre autour de son axe et son mouvement de translation autour du soleil. Le phénomène est trop vaste pour notre faiblesse; il échappe à notre vue, quoiqu'il n'ai pu échapper à notre intelligence... Quant aux moyens de constater les courants maritimes, ils se réduisent soit à des observations comparées comme celle que nous venons de prendre, — et dont la conclusion est évidente, puisque dix-sept canots dirigés à l'aviron sur un point donné de la rose des vents se trouvent avoir dévié vers le sud d'un même nombre de degrés; — soit à des procédés plus élevés encore. Par exemple au lancement de bouteilles cachetées...

— De bouteilles de vin?

— Non, de bouteilles vides, mais hermétiquement fermées et contenant un papier sur lequel le point exact et le moment du lancement en mer sont notés avec soin. Tous les navigateurs préoccupés de géographie physique confient de temps à autre à la mer de ces messages scientifiques. Il arrive qu'après des mois, souvent après des années, une de ces bouteilles est recueillie, transmise soit à l'expéditeur lui-même, soit à quelque société savante. On voit alors quel chemin elle a parcouru et en combien de temps. La répétition et la multiplicité de ces observations, quand elles concordent, finissent par permettre d'établir une loi générale; et c'est ainsi que depuis le commencement du siècle on est arrivé à reconnaître l'existence, sinon le trajet complet d'un certain nombre de courants maritimes, — le courant chinois, par exemple, ou courant nord du Pacifique, — le courant de l'Okosk, — et dans les eaux où nous nous trouvons en ce moment, le courant de Humboldt. Mais il y en a encore bien d'autres qui n'ont jamais été vérifiés et qui ne le seront probable-

ment pas de longtemps. La carte des mers est à faire comme celle de l'Afrique centrale. »

Ainsi le temps passait en devisant. La discipline la plus stricte régnait à bord des canots; les équipes de rameurs se succédaient ponctuellement, et l'espoir d'atteindre l'île de Pâques devenait de moins en moins chimérique, si les choses marchaient ainsi pendant cinq à six jours. Tout le monde avait déjà pris des habitudes. Les matelots contaient à tour de rôle des histoires de mer, et l'on peut croire que Comberousse était dans cet office un des orateurs les plus écoutés sinon les plus véridiques. Mistress O'Molloy et Florry feuilletaient deux ou trois volumes qu'elles avaient emportés dans leurs poches. Chandos et Paul-Louis, fatigués de ramer à leur tour, dormaient dans les intervalles de repos.

Seul Khasji ne fermait plus l'œil et veillait. Il avait remarqué un phénomène singulier qui s'était produit vers cinq heures du soir.

M. Gloaguen, que les périls ou les tristesses de l'heure présente ne pouvaient empêcher de suivre l'objet favori de ses études, venait de prendre dans sa poche le précieux portefeuille contenant la plaque de Candahar. Il va sans dire qu'il n'avait eu garde de l'abandonner sur la *Junon*. Pour la millième fois peut-être, il la considérait, l'étudiait, l'épelaient mentalement. Et ce spectacle était si pénible à Khasji, toujours imbu de sa haine instinctive contre la précieuse plaque, que le fidèle serviteur s'était tourné vers l'avant pour ne pas la voir.

-Tout à coup, il fut frappé d'un mouvement de To-Ho. Le coolie avait tressailli, s'était dressé sur ses pieds, ouvrait des yeux démesurés et contemplait la plaque d'or avec un mélange de stupeur, d'adoration et d'avidité. Jusqu'à ce moment, il

n'avait pour ainsi dire pas bougé de l'angle antérieur du canot, accroupi là comme une bête, mangeant, buvant ce qu'on lui donnait, prenant même un aviron quand les matelots le lui mettaient dans la main, mais indifférent en apparence à ce qui se passait autour de lui.

Or, il n'y avait pas à se tromper à l'expression présente de son regard : c'était celle d'une convoitise ardente, sauvage, irrésistible, et ce n'était plus celle de l'idiotisme, tant s'en faut.

M. Gloaguen remit le portefeuille dans sa poche, et To-Ho s'aperçut qu'il était observé. Aussitôt il retomba dans son attitude apathique, et bientôt il feignit de dormir.

Mais la méfiance de Khasji était éveillée. Depuis longtemps convaincu que la plaque de Candahar se trouvait au fond de tous les désastres subis par la famille Robinson, il n'avait pas hésité à attribuer la perte de la *Junon* à ce fétiche de malheur. Or, pourquoi cet être abject et misérable, ce coolie, s'intéressait-il si vivement à la plaque?... Pourquoi était-il subitement sorti, pour la contempler, de son engourdissement physique et moral?... Pourquoi s'était-il empressé d'y retomber, en se voyant surveillé?... Il jouait donc un rôle? Il n'était donc pas ce qu'il paraissait être?... Mais alors qui était-il?... Que voulait-il?... Dans quel but cette comédie de la stupidité?...

Khasji se posait intérieurement ces questions, sans les résoudre. Mais en même temps une espèce de lueur vague commençait à poindre en lui. Il lui semblait que le To-Ho de tout à l'heure, le To-Ho debout, distrait et farouche, n'était pas un inconnu pour lui; qu'il avait déjà entrevu quelque part un regard, un torse, une silhouette qui ressemblaient à cela... Où? Quand? Comment?... Khasji ne savait pas. Le soupçon n'était encore en lui

qu'un linéament, une impression indé-  
cise, une vapeur informe. Mais le soup-  
çon était né. Khasji doutait. Khasji avait  
rivé son œil sur To-Ho.

Au bout d'une heure il n'en pouvait  
plus douter : To-Ho se sentait observé et  
cherchait à n'avoir pas l'air de s'occuper  
de cette surveillance. Mais il s'en occupait

En vain il feignit de dormir. Khasji  
l'avait vu deux fois entr'ouvrir presque  
imperceptiblement les paupières et cou-  
ler un regard sous ses cils. Le mouve-  
ment avait, certes, été merveilleusement  
exécuté, avec un art supérieur. Mais ce  
n'est pas un Hindou qui se laisse prendre  
à des ruses aussi élémentaires. Khasji  
avait saisi au vol ce regard furtif.

Et tout de suite une idée lui vint : c'est  
que pour surveiller efficacement le coolie,  
il était indispensable de ne pas paraître  
y songer. C'est pourquoi il tourna immé-  
diatement le dos à To-Ho.

Mais To-Ho aussi avait vu cet œil de  
basilic fixé sur lui. Et il n'en fallait pas  
plus pour le mettre sur ses gardes.

Alors commença, entre ces deux rivaux  
d'égale force, un duel bizarre parce qu'il  
était muet et inavoué. Ils ne se quittèrent  
plus du regard et de la pensée, tout en  
ayant l'air d'être absolument étrangers  
l'un à l'autre, et surtout de ne pas s'in-  
quiéter l'un de l'autre, — tout en feignant  
de dormir, de manger, de boire, de ra-  
mer, de contempler la mer, de ne rien  
faire...

Et tous deux ils avaient conscience de  
l'inutilité de cette lutte. To-Ho n'avait  
rien changé en apparence à ses manières  
hébétéées, à ses attitudes écrasées, à ses  
interminables siestes de chien galeux.  
Mais, de temps à autre, un frémissement  
de cils, de narine ou de lèvres le trahis-  
sait. Khasji tournait presque toujours le  
dos à To-Ho. Mais cette affectation même  
était un indice.

Cela dura deux jours et deux nuits.  
Personne autour d'eux ne remarquait rien  
d'insolite, et pourtant c'était tout un  
drame qui se déroulait entre ces deux  
hommes.

A la fin du second jour, qui était le  
quatrième depuis l'explosion, les canots  
constatèrent avec épouvante un fait véri-  
tablement inquiétant. C'est que les barils  
d'eau et de vin, au lieu de contenir  
120 litres de liquide, n'en contenaient en  
réalité qu'une centaine, tant était rapide  
l'évaporation, sous ce soleil tropical, à  
travers les pores des futailles. C'était une  
perte nette de deux jours d'eau et de  
quatre jours de vin.

On résolut de réduire les rations, en  
regrettant de n'avoir pas adopté plus vite  
cette mesure. Et cependant la soif, plus  
encore que l'appétit, tourmentait déjà  
tout le monde, dans cette atmosphère à la  
fois sèche et saline.

Heureusement il y eut, sur le soir, une  
compensation. Une brise se leva qui per-  
mit de dresser les petits mâts de fortune  
et d'arborer une voile. On fila douze  
nœuds sans le secours de l'aviron. De ce  
train, on pouvait arriver en quarante-  
huit heures à l'île de Pâques. Aussi tous  
les rameurs en profitèrent-ils pour dor-  
mir à poings fermés.

Il était minuit passé, et le commandant  
Mancarut, toujours à la barre, semblait  
à peu près seul éveillé dans le canot,  
quand une ombre noire, masquée à sa  
vue par la voile, se glissa silencieuse-  
ment en rampant entre les corps étendus  
sous les bancs, et se rapprocha de  
M. Gloaguen qui dormait, adossé au mât.  
C'était To-Ho, qui croyait enfin Khasji  
vaincu par la fatigue et pris par le som-  
meil comme les autres.

Arrivé près de l'archéologue, il se cou-  
cha près de lui et resta longtemps immo-  
bile. Puis, coulant insensiblement sa main

droite, comme un serpent, jusqu'à la poitrine de son voisin, il s'apprêtait sans doute à lui subtiliser son portefeuille avec l'adresse d'un pick-pocket anglais, quand une autre main saisit la sienne et la tint serrée d'une poigne de fer.

C'était celle de Khasji, qui avait prévu la tentative et avait tout simplement, à la faveur de la nuit, averti M. Gloaguen, changé avec lui d'habit, de chapeau et de place...

« Ah! mon fiston! s'écria-t-il, j'avais lu



dans tes yeux, avant-hier, que tu n'y pourrais pas tenir, malgré la haute imprudence de ta tentative!... Te voilà pris! »

To-Ho ne répondit rien. Il jugeait sans doute à propos de poursuivre son rôle d'idiot.

Mais il y avait flagrant délit. Le commandant, informé par M. Gloaguen de ce

qui se passait, réveilla quatre hommes et fit garrotter le coolie, qui reprit sa place à l'avant.

L'affaire s'était passée sans bruit, mais devint naturellement, le lendemain matin, au réveil, le sujet de toutes les conversations et la chronique judiciaire du canot. Khasji seul ne soufflait mot. Il avait son idée, qu'il communiqua bientôt

au commandant en lui demandant une autorisation que celui-ci donna d'un signe de tête.

Aussitôt on vit le vieux soldat se livrer à une opération singulière. S'approchant de To-Ho, que des cordes savamment entrelacées privaient de l'usage de ses pieds et de ses mains, il tira de sa propre poche une trousse à rasoirs, des ciseaux, un morceau de savon et commença par couper l'épaisse chevelure du prisonnier. Puis, sacrifiant, en notable quantité, sa ration d'eau, il commença de lui savonner la figure, le rasa, le nettoya de fond en comble.

To-Ho se laissait faire passivement et fermait les yeux, tandis que les matelots, témoins de cette opération, le saluaient de leurs quolibets. De fait, le changement produit dans la physionomie du coolie par cette toilette tenait presque du prodige.

Et d'abord, il n'était pas nègre le moins du monde, ni même mulâtre, mais simplement assez brun de peau. Un enduit épais de poussier de charbon avait seul pu lui donner l'apparence qu'on avait prise pour une réalité. Mais à cet enduit ne se réduisait pas son masque. Il se composait en outre, sous la couleur noire, de diverses touches de plâtre très savamment appliquées et qui avaient pour effet de déformer absolument les traits sous-jacents. Ces touches, — ou si l'on veut ces *retouches*, — en se desséchant, avaient fini par faire corps avec l'épiderme, au point qu'il fut très difficile à Khasji de les

enlever. Mais il était patient et finit par compléter son œuvre.

Alors, seulement, il en considéra l'effet d'ensemble.

To-Ho n'était plus lui-même. C'était maintenant un personnage que Florry, Paul-Louis et Chandos, et aussi mistress O'Molloy, et aussi M. Gloaguen connaissaient aussi bien que Khasji : c'était l'interprète, l'assassin de Saigon.

« Kra-ong-dinh-ky!... Je m'en doutais! fit le vétéran.

— L'homme au bachot de Calcutta! » s'écriait M. Gloaguen, frappé d'une illumination subite.

Et presque au même instant, Coédic :

« Ma parole, c'est l'Annamite qui m'a proposé de désertier!... »

Tandis que Comberousse, brochant sur le tout, reprenait de son accent inimitable :

« Tél!... Je ne me trompe pas, camarade, c'est bien avec toi que j'ai eu l'avantage de passer la soirée à Saigon?... »

— Moi, je serais bien surpris si ce gaillard-là n'était pas l'homme à la cobra et l'assassin du colonel!... » murmurait Khasji entre ses dents.

Le coolie se sentit démasqué, moralement et physiquement. Il ouvrit les yeux, des yeux féroces, maintenant qu'ils ne s'abritaient plus sous des cils chargés de suie, et jeta sur ceux qui l'entouraient un regard plus méprisant encore que haineux.

ANDRÉ LAURIE.

(La suite prochainement.)





PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

DU XXXIX<sup>e</sup> VOLUME

	Pages.		Pages.
A CHACUN SA TACHE — (fable anglaise), par L. SPARK . . . . .	224	LA FÉE DE BLANCHE ET RENÉ, par B. VADIER . . . . .	339
L'AUBERGE ROUGE, comédie, par B. VADIER . . . . .	143	LA FIN DU MONDE, comédie, par B. VADIER . . . . .	272
BÉBÉ ET SA SOUPE, par F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ . . . . .	214	L'HÉRITIER DE ROBINSON, par ANDRÉ LAURIE :	
BONJOUR! par F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ . . . . .	54	— I. Paul-Louis et son père . . . . .	24
COURS COMPLET DE LECTURE EN UNE LEÇON, par E. LEGOUVÉ . . . . .	17	— II. A Calcutta . . . . .	56
DEMAIN! par F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ . . . . .	22	— III. Les lubies de Chandos . . . . .	87
ESTIMONS-NOUS HEUREUX DE N'ÊTRE PAS TOUJOURS EXAUCÉS — (fable anglaise), par L. SPARK . . . . .	159	— IV. Le codicille du colonel Robinson . . . . .	122
L'ÉTOILE DU SUD, par JULES VERNE :		— V. L'homme à la cobra . . . . .	152
— I. Renversants ces Français . . . . .	1	— VI. La <i>Junon</i> . . . . .	184
— II. Aux champs des diamants . . . . .	33	— VII. A la pagode de la baléine . . . . .	217
— III. Un peu de science, enseignée de bonne amitié . . . . .	65	— VIII. Un Annamite mystérieux . . . . .	249
— IV. Vandergaart Kopje . . . . .	97	— IX. Comberousse ne comprend pas . . . . .	283
— V. Première exploitation . . . . .	129	— X. Un conseil de justice à bord . . . . .	311
— VI. Mœurs du camp . . . . .	161	— XI. La machine saute . . . . .	345
— VII. L'éboulement . . . . .	193	— XII. En canot sur le Pacifique. — To-Ho et Khasji . . . . .	372
— VIII. La grande expérience . . . . .	225	IL N'EST PAS DE PETITE ATTENTION, par J. LERMONT . . . . .	206
— IX. Une surprise . . . . .	257	LES IDÉES D'UN VIEIL ÉCUREUIL, par F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ . . . . .	368
— X. Où John Watkins réfléchit . . . . .	289	LE MAGASIN D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION, par E. LEGOUVÉ . . . . .	150
— XI. L'Étoile du Sud . . . . .	321		
— XII. Préparatifs de départ . . . . .	353		

	Pages.		Pages.
MISY, par le D <sup>r</sup> Jean NICOLAI . . . . .	109	LA PETITE LOUISETTE :	
MONSIEUR FRIQUET, par C. LEMONNIER . . . . .	175	— — X. A l'école et à l'église . . . . .	299
PAYÉ DE LA MÊME MONNAIE — (fable anglaise), par L. SPARK . . . . .	256	— — XI Un convive malencon- treux . . . . .	329
PETITE ET GRANDE, par F. DUPIN DE SAINT- ANDRÉ . . . . .	182	— — XII. Où l'on voit que la pros- périté ne gâte pas les braves gens . . . . .	363
LA PETITE LOUISETTE, par GENNEVRAÏE :		LES PREMIERS GANTS, par F. DUPIN DE SAINT- ANDRÉ . . . . .	83
— Chap. I. Comment Louissette fit la connaissance de son ami Jean . . . . .	12	QUE TU ES BÊTE, par F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ	303
— — II. Beaucoup de tristesse et un peu de consolation . . . . .	49	LE ROMAN D'UNE POUPÉE, par C. LEMONNIER . . . . .	230
— — III. Louissette commence son apprentissage de mén- agère . . . . .	79	SUR LA PLAGE, par J. LERMONT . . . . .	358
— — IV. Où un petit chien joue un rôle providentiel . . . . .	103	TRAVAILLEURS ET MALFAITEURS MICROSCOPIQUES. — LES FERMENTS, par L.-ARISTIDE REY : Fermentation alcoolique. — Saccha- romyces ellipsoïdes :	
— — V. Louissette devient pour son père une vraie pe- tite fée . . . . .	138	— Chap. I. Le vin . . . . .	8
— — VI. Une visite qui fait rire et pleurer . . . . .	171	— — — II, III (suite) . . . . .	42
— — VII. Où la chance de Louissette et de son père se pro- nonce de plus en plus . . . . .	210	— — — IV (suite) . . . . .	73
— — VIII. Qui montre Louissette en maltresse de maison . . . . .	244	— Chap. II. Ferments solubles. — Plantes carnivores. — Le blé . . . . .	264
— — IX. Qui fait voir qu'on ne peut pas toujours dire : telle mère, tel fils . . . . .	278	— Chap. III. La bière . . . . .	306
		— — — (suite) . . . . .	334
		UNE BONNE ACTION, comédie, par B. VADIER . . . . .	200
		UN COURS COMPLET DE LECTURE EN UNE LEÇON, par E. LEGOUVÉ . . . . .	17
		UNE MANIE DE M. EUGÈNE, par F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ . . . . .	242

## VIGNETTES

E. BAYARD. — Les deux Pies. — Page 32. — 1 des- sin.	J. GEOFFROY. — Une bonne Action. — Pages 201, 204, 205. — 3 dessins.
BECKER. — Petites fables anglaises. — Pages 159, 224, 256.	— — La Fin du monde. — Pages 272, 273, 278. — 3 dessins.
— — Sur la plage. — Pages 360, 361, 362.	— — La Fée de Blanche et René. — Pages 339, 341, 345.
L. BENETT. — L'Étoile du Sud. — Pages 5, 35, 37, 39, 41, 69, 71, 99, 101, 130, 131, 133, 136, 164, 166, 169, 195, 199, 227, 258, 259, 261, 291, 293, 295, 323, 326, 328, 355.	— — Bonjour. — Page 55.
— — L'Héritier de Robinson. — Pages 25, 30, 58, 89, 124, 155, 187, 222, 255, 286, 317, 351, 377.	— — Les Idées d'un vieil écureuil. — Page 370. — 1 dessin.
COURBE. — Petite et grande. — Page 183. — 1 des- sin.	P. JAZET. — Une Manie de M. Eugène. — Page 243.
G. FATH. — Le Roman d'une poupée. — Page 232, 235, 240, 241. — 4 dessins.	LALAUZE. — Deux petites Sœurs. — Page 320 (2).
GARDET. — Bébé et sa soupe. — Page 215. — 1 dessin.	A. MARIE. — La petite Louissette. — Pages 15, 50, 81, 104, 141, 172, 213, 245, 280, 300, 333, 366.
J. GEOFFROY. — Demain. — Page 23.	MATTHIS. — Travailleurs et malfaiteurs microscop- iques. — Pages 9, 10 (2), 45 (3), 46, 75, 77, 265, 266, 267, 268, 269 (2), 270 (2), 307 (2), 308, 310 (2), 311, 335.
— — Misy. — Pages 110, 112, 117, 118, 119. — 5 dessins.	MELLERY. — Monsieur Friquet. — Pages 176, 178, 182. — 3 dessins.
— — L'Auberge rouge. — Pages 143, 146, 148. — 3 dessins.	MÉRY. — Autour d'un cerisier. — Pages 96, 120, 121, 160, 192, 208, 209, 352.
	RIQUET. — Les premiers Gants. — Page 85. — 1 dessin.
	SEMEGHINI. — Il n'est pas de petite attention. — Page 206.